La psychanalyse et les problèmes de l'enfance, Juliette Favez-Boutonier,
Les Études philosophiques, Nouvelle Série, 11e Année, No. 4, Psychanalyse
(Octobre/Decembre 1956), pp. 628-633

LA PSYCHANALYSE ET LES PROBLÈMES DE L'ENFANCE

La psychanalyse a fait apparaître les problèmes de l'enfance sous un jour tellement nouveau que nous avons certainement quelque peine à mesurer exactement ce que nous lui devons dans ce domaine. Il faut en effet se rendre compte que ceux-là même qui critiquent le plus vivement la psychanalyse ont présentes à l'esprit des conceptions telles que le complexe d'Œdipe, ou le complexe de castration, qu'ils rejettent, mais dont ils tiennent à prouver que l'on peut fort bien se passer en donnant *d'autres explications* des faits qui pourraient les justifier.

Donc il n'en reste pas moins que là où, avant la psychanalyse, on ne voyait *rien*, chacun voit maintenant quelque chose : un monde nouveau nous a été révélé. Il n'y a qu'une vingtaine d'années que nous sommes familiarisés avec lui, mais déjà nous avons de la peine à imaginer qu'on ait pu l'ignorer. Et il faut retourner vers certains textes écrits il y a trente ans, confronter les points de vue contemporains sur les problèmes de l'enfance avec ceux d'une époque qui ne voyait même pas de problèmes, pour mesurer l'importance de la révolution qui s'est opérée et qui continue sous nos yeux.

Pour nous faire mieux comprendre, nous reprendrons ici un exemple que nous avons déjà cité ailleurs (1). Le philosophe Charles Blondel pouvait écrire, en 1924 :

> Quand je lis, par exemple, que « le sein maternel forme le premier objet de l'instinct sexuel », je ne songe pas un instant à me scandaliser, je vous l'assure ; les mots restent pour moi des mots, de quelque manière qu'on les accouple, et je n'ai pas pour eux le moindre respect. Devant pareille affirmation, je me demande simplement avec curiosité quel sera, dans ces conditions, pour les enfants élevés au biberon, le premier objet sexuel (...). Ce n'est pas ma faute si les objections que l'on est amené à opposer à Freud ont souvent l'air de plaisanteries, constatation dont il y

(1) Psychanalyse et philosophie, *Bulletin de la Société française de Philosophie*, n° 1, janvier-mars 1955.

aurait peut-être gros à conclure. Mon objection est naturelle, nécessaire. Du moment que les événements de l'enfance ont une importance capitale pour le développement de la libido, il ne saurait être indifférent que l'enfant soit élevé au biberon et n'ait point, par conséquent, le sein maternel pour premier objet sexuel, ou devienne prématurément orphelin, et, par conséquent, grandisse dans des conditions où le complexe d'Œdipe se trouve « normalement irréalisable » (1).

Or quelle est la personne, si peu avertie qu'elle soit des problèmes de l'enfance, qui pourrait aujourd'hui ignorer que le fait d'être orphelin a effectivement une importance capitale dans le développement de la personnalité d'un enfant ?

On nous objectera que ce n'est pas à la psychanalyse seule que l'on doit les progrès accomplis dans le domaine de la psychologie de l'enfant, et nous en convenons volontiers. Mais c'est bien la psychanalyse qui a donné aux *problèmes* de l'enfance toute leur signification.

Il n'est sans doute pas inutile de rappeler ici que ce n'est pas en observant des enfants, mais en écoutant parler des adultes névrosés, que Freud a découvert la sexualité infantile et décrit à grands traits l'évolution instinctuelle et affective de l'enfant. Que lui-même ait été conscient de la hardiesse de cette géniale hypothèse, fondée sur quelques observations, nous ne pouvons en douter, ne fût-ce qu'en lisant les commentaires dont il accompagne la relation de l'analyse du petit Hans (2). Bien que l'observation de Hans n'ait rien appris à Freud, puisqu'elle n'a fait que vérifier des hypothèses qui semblent « aussi surprenantes à un profane qu'irréductibles à un psychanalyste » (3), « même le psychanalyste peut avouer le désir d'une démonstration plus directe, obtenue par des chemins plus courts, de ces propositions fondamentales » (4).

La sexualité de l'enfant est en effet *fondamentale* pour tout le devenir de l'être humain. En découvrant chez le névrosé les résidus de la libido infantile, Freud a donc à la fois prouvé l'importance capitale des premières années de la vie, et détruit la légende de l'enfance sans histoire et sans problèmes, puisque tous les problèmes de l'homme ne sont que ceux de l'enfant qu'il a été. Et si l'homme « normal » échappe aux symptômes névrotiques, cela ne veut pas dire qu'il n'a pas connu de problèmes dans son enfance, mais qu'enfant il les a résolus. On voit donc comment la position de Freud devait contribuer

(1) Charles BLONDEL, *La psychanalyse*, pp. 150-151 (Félix Alcan, Paris, 1924).

(2) FREUD, Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans. (*Cinq psychanalyses*, trad. BONAPARTE-LOEWENSTEIN, P. U. F., 1954.)

(3) *Loc. cit.*, p. 94.

(4) *Ibid.*

à donner à la personnalité de l'enfant une importance égale et presque supérieure à celle de l'adulte : mais en toute objectivité, c'est-à-dire en se référant à des faits. Car Freud n'est pas un pédagogue sentimental et ne professe nullement le culte de l'enfant idéalisé. Au contraire, on lui reproche de détruire la légende de l'innocence de l'enfance, et de voir dans l'enfant un monstre immoral, « pervers polymorphe » selon sa propre expression. Or Freud déclare s'en tenir aux faits qu'il observe, et décrire non pas ce qui doit être mais ce qui est, avec l'inflexible rigueur qui le fait placer avant toutes choses le souci de la vérité.

Il devait être entendu d'abord par tous ceux que leurs fonctions mettaient en contact direct avec les enfants dits « inadaptés ». Car ceux-là, psychiatres, mais aussi éducateurs, pédagogues spécialisés, travailleurs sociaux, rencontraient chaque jour une enfance fort éloignée de l'image idéale et conventionnelle dont s'enchantaient certains psychologues et pédagogues, et savaient néanmoins que ces enfants n'étaient pas des sujets en marge de l'humanité, (comme auraient voulu les en convaincre certains théoriciens des « constitutions »), mais des êtres qui pouvaient se révéler leurs semblables. La psychanalyse apportait l'espoir d'une explication de faits jusqu'alors obscurs, et d'une normalisation de ces enfants qui, à tout prendre, n'étaient plus si différents des enfants normaux. C'est pourquoi en France, par exemple, la psychanalyse fut acceptée et pratiquée d'abord dans le service de neuro-psychiatrie infantile du Pr Heuyer, qui, dès les années qui suivirent la première guerre mondiale (à une époque où Charles Blondel pouvait écrire, sans susciter un tollé général, les phrases que nous avons citées plus haut) admit parmi ses collaborateurs Mme Sophie Morgenstern, psychanalyste d'enfants, et reconnut objectivement la valeur de certaines théories freudiennes concernant la sexualité infantile (1).

Depuis cette époque, le succès de la psychanalyse s'est affirmé sans cesse croissant dans le domaine de l'enfance inadaptée. Et ceci non pas seulement parce que la thérapeutique s'est révélée souvent efficace, mais au moins autant parce que les conceptions psychanalytiques permettaient de mieux comprendre les situations vécues par les enfants et, par suite, d'organiser leur vie dans des conditions répondant mieux à leurs besoins. La psychanalyse s'introduisait ainsi à ciel

(1) « Dans ce domaine immense de la neuro-psychiatrie infantile dont quelques parcelles à peine sont défrichées, nous pensons que la méthode nouvelle apportée par notre collaboratrice (..) deviendra un instrument très précis de prospection et de traitement dans les psychonévroses infantiles » (Georges HEUYER, Préface de l'ouvrage de Sophie MORGENSTERN, *Psychanalyse infantile*, Denoël, Paris, 1937).

ouvert, si l'on peut dire, non plus comme une technique utilisée par un spécialiste au cours d'entretiens privés avec un enfant, mais comme une psychologie nouvelle résultant des investigations des premiers chercheurs.

Un bon exemple de cette évolution est fourni par le rôle dévolu à une psychanalyste d'enfants telle qu'Anna Freud pendant la seconde guerre mondiale. Dans son ouvrage *Enfants sans famille* (1), elle relate comment elle fut amenée à s'occuper d'une pouponnière où vivaient (en Angleterre) de jeunes enfants séparés de leur famille en raison des bombardements qui menaçaient les villes, ou des exigences de la guerre (mère travaillant en usine, père mobilisé). Il ne s'agissait pas à proprement parler de « traiter » ces enfants, mais de comprendre leurs réactions et d'organiser leur existence pour répondre le mieux possible à leurs besoins affectifs. En confiant cette tâche à des psychanalystes, on reconnaissait implicitement que les conceptions psychanalytiques peuvent être utilisées dans l'éducation des enfants « normaux ». Et c'est pourquoi la seconde guerre mondiale, sans doute parce qu'elle a multiplié les situations critiques parmi des millions d'enfants que l'on ne pouvait cependant considérer comme névrosés, a inauguré ce que l'on pourrait appeler l'ère pédagogique de la psychanalyse. En effet tous les problèmes posés par l'éducation des enfants, à l'âge pré-scolaire comme à l'âge scolaire, dans la famille, à l'école, en institution, ont été éclairés par les notions psychanalytiques. La thérapeutique psychanalytique n'a plus été réservée aux enfants névrosés ou gravement inadaptés. On l'a appliquée aux enfants difficiles et même à ceux qui sont « faciles » et dont l'évolution personnelle ne paraît pas satisfaisante. Mais il existe encore beaucoup de parents et d'éducateurs qui hésiteraient à soumettre leur enfant à un traitement psychanalytique, et qui cependant recourent largement, sans en reconnaître l'origine, à des notions psycho-pédagogiques qui sont inspirées par la psychanalyse. Certaines consultations de pédiatrie, les « guidances » d'enfants, les écoles de parents, les psychologues scolaires, les journaux spécialisés et même la radio, donnent aux parents des conseils éducatifs qui dérivent directement des conceptions psychanalytiques, mais dans un langage familier et sans recourir à aucun terme technique. Un des chefs-d'œuvre du genre est le livre de Susan Isaacs, *Parents et enfants. Leurs difficultés quotidiennes* (trad. P. U. F., 1952). Dans un tel ouvrage, la simplicité du langage et le « bon sens » des solutions proposées ne doivent pas masquer au

(1) P. U. F., 1949.

lecteur averti la spécialisation de l'auteur, psychanalyste de grande expérience, qui n'a pu réussir ce travail de « consultation à distance » que par une profonde connaissance de la psychanalyse.

Mais, on le conçoit, dans un tel domaine la contrefaçon est facile. C'est pourquoi la vulgarisation des conceptions psychanalytiques dans le domaine pédagogique et leur assimilation par le public cultivé sous la forme de conseils éducatifs ne va pas sans inconvénients théoriques et pratiques. Sur le plan théorique, les notions transmises sont défigurées par la méconnaissance du contexte dans lequel elles prennent leur sens (à peu près comme l'est la notion moderne de l'atome utilisée sans l'appareil mathématique qui l'objective). Il est facile, par exemple, à un pédagogue du type sentimental de retenir ce que la psychanalyse nous apprend sur le caractère dramatique de la relation mère-enfant, en négligeant tout le contexte de la sexualité infantile et adulte, et en reprenant à cette occasion les thèmes les plus usés sur l'exaltation du sentiment maternel, filial, etc. De même, l'importance accordée par la psychanalyse aux premières années de la vie s'est fâcheusement confondue, pour un certain nombre de pédagogues, avec leur idéalisation ou leur culte de l'enfant. Ces déformations théoriques se répercutent inévitablement sur le plan pratique, par les conclusions que l'on en prétend tirer. En exaltant la relation mère-enfant, on oubliera le père, ou la vie personnelle des parents. En proclamant la nécessité de ne pas brimer inutilement l'enfant au cours des premières années de sa vie, on oubliera que l'adulte est aussi respectable que lui, et qu'il ne s'agissait nullement pour Freud d'inaugurer l'ère de l'enfant-tyran ou une mystique de l'enfance. Certes, il est habituel de voir tirer des conséquences simplistes de conceptions scientifiques insuffisamment assimilées ; mais ici le danger est aggravé par la force des préjugés et des passions élémentaires, comme dans tous les domaines qui touchent de très près à la vie et à la mort de l'être humain.

C'est pourquoi la psychanalyse ne doit pas être confondue avec ses applications, quel que soit leur intérêt. La psychanalyse infantile, c'est-à-dire l'observation et l'interprétation de la conduite de l'enfant, constitue l'une des spécialisations les plus importantes et les plus difficiles de la psychanalyse. Déjà elle a son histoire, et ses écoles, autour d'Anna Freud et de Mélanie Klein. Nous n'insisterons pas ici sur les divergences qui opposent ces écoles sur le plan théorique et sur le plan thérapeutique. Car, bien que la méthode d'Anna Freud puisse être qualifiée parfois de « pédagogique », par rapport à celle de Mélanie Klein, dont les interventions gardent un caractère strictement

interprétatif, il s'agit toujours pour l'une comme pour l'autre de psychanalyser, et non d'éduquer. Pour les deux écoles l'enfant demeure ce qu'il était pour Freud, un être qui se développe dans et par les conflits nés de ses pulsions instinctuelles, conflits qui lui sont essentiels et dont nulle éducation ne saurait le dispenser.

Que ces conflits éclairent les problèmes de l'enfance, tels qu'ils se présentent dans les divers contextes familiaux, sociaux, et à l'occasion des circonstances de la vie de chacun, c'est également certain. Le progrès des connaissances théoriques de la psychanalyse infantile se traduit donc par une meilleure compréhension des problèmes concrets que posent les enfants et permet d'en rechercher les solutions toujours mouvantes.

Mais il ne faut pas négliger de revenir aux sources, c'est-à-dire à la psychanalyse infantile elle-même, et mieux encore à la psychanalyse freudienne tout court, si l'on veut échapper au risque — qui est loin d'être toujours évité — d'un abâtardissement de la pensée. En fait, la psychanalyse est soumise aux mêmes lois que les autres sciences contemporaines, dont nous savons depuis longtemps que les applications pratiques les plus éclatantes résultent en règle générale des recherches les plus parfaitement désintéressées. L'investigation psychanalytique pure, la psychanalyse infantile proprement dite, demeure donc nécessaire pour que les problèmes de l'enfance continuent d'être progressivement mieux posés, et sinon résolus, du moins traités sur des bases plus scientifiques et avec une compréhension plus large.

Juliette FAVEZ-BOUTONIER.